

LA TRAPPE

J'ouvris subitement les yeux. Seule l'immensité de l'obscurité semblait m'envelopper, si bien que je mis quelques instants à me rendre compte que mes yeux étaient bien ouverts. J'étais allongé sur le dos, les bras étendus le long du corps, et la fraîcheur du sol me glaçait le dos. Comment étais-je arrivé ici ? Tout était calme, trop calme. Je perçus seulement un petit sifflement lointain qui me rappelait que j'étais bel et bien éveillé.

Plusieurs minutes se déroulèrent, peut-être plus, j'avais perdu la notion du temps, sans que je ne bouge. Je n'osais pas aller explorer l'endroit dans lequel je me trouvais, sûrement par peur de ce que je pourrais y découvrir. Mais il fallut bien m'y résoudre, et la curiosité l'emportant sur la peur, je me levais dans un effort pénible. La tête me tournait et je dus m'y prendre à deux fois pour parvenir à tenir debout. L'absence totale de lumière indiquait que je me trouvais dans une pièce fermée. J'avançais prudemment, pas après pas. Je sentais les battements de mon cœur jusque dans mes oreilles et ma respiration se faisait de plus en plus haletante. Mes pieds glissaient le long du sol rugueux et, les bras tendus en avançant dans la pénombre, j'étais à l'affût du moindre rayon de lumière. Mais mes espérances étaient vaines et je continuais d'avancer au milieu du vide et des ténèbres. Mes bras rencontrèrent soudain quelque chose de solide. Je passais mes mains dessus pour identifier la nature de cet obstacle : un mur. Il était fait de pierres de même taille et lisses, très lisses. Dès lors, ce mur devint mon fil d'Ariane, je m'y agrippais de toutes mes forces, il était ma seule chance de trouver une issue.

Je décidais de suivre le mur afin de prendre conscience de la taille de la pièce. Cette opération n'aboutit cependant à rien car je pouvais faire plusieurs fois le tour de ma cellule sans m'en rendre compte tant le mur était parfaitement uniforme. Je cherchais donc désespérément une encoche sur le mur qui me servirait de repère au milieu de toutes ces pierres. Après maints efforts je finis par déceler une petite entaille, reconnaissable car en forme de croissant de lune, elle devint mon point de départ. Je recommençais donc le tour de la pièce et comptais soixante-deux pas. En supposant que deux pas fissent un mètre, je conclus que la pièce devait avoir un périmètre d'environ trente-et-un mètres. Toutefois, j'avais rencontré de nombreux angles dans le mur si bien que je n'arrivais pas à me faire une idée exacte de la forme de la salle. Elle n'était pas grande mais ce qui me frappa davantage, ce fut le manque total d'issues. Les murs n'étaient composés que de pierres qui ne laissaient place à aucune ouverture possible. Cette pièce était ma cellule, et je n'avais aucune idée de comment m'en échapper.

Je me laissais glisser le long du mur. Sa présence était rassurante et contrastait avec le néant qui régnait au centre de la pièce. Mille interrogations s'entrechoquaient dans ma tête, mais je n'en avais pas les réponses. La reconnaissance du lieu et de ma situation m'avaient placé dans une fatigue extrême. Je restais donc accroupi au milieu de l'éternelle nuit, à attendre. Je ne savais pas bien ce que j'attendais, ni même s'il y avait quelque chose à attendre, mais que pouvais-je faire d'autre ? J'écoutais le sifflement au loin, il tournoyait dans ma tête à la manière d'une roue et revenait à nouveau. Mais bientôt je n'entendis plus rien et le sommeil me surprit.

Je me réveillai à nouveau, et pris d'abord conscience de mon existence sans réelles pensées. Puis, tout me revint et je retrouvais mes sens peu à peu. J'étais confiné, enfermé, emprisonné dans cette pièce à l'allure de prison. Je voulais me rendormir et partir loin de cet endroit où l'ombre triomphait sur la lumière, pour m'échapper dans le monde des rêves qui éclairerait cette nuit infinie. Mais, cruauté de la situation, j'étais retenu dans ma pleine conscience. Et dans cette conscience, je ne pouvais empêcher mes pensées, même les plus sombres, de venir s'installer dans mon esprit. Elles vinrent s'y immiscer lentement sans que je ne puisse m'en défendre et m'enveloppèrent de désespoir. Ces murs étaient le théâtre de ma

longue agonie et deviendraient sûrement mon tombeau. Je restais quelques instants dans cet état de désespoir, avant que mon instinct ne me pousse à continuer de me battre. Je ne pouvais pas abandonner, je devais trouver un moyen de sortir.

Je me levai alors prestement mais je fus arrêté dans mon élan par une douleur vive qui me traversa tout le bras. Je ne pus retenir un cri de surprise. Une sensation de chaleur vint envahir tout mon avant-bras droit. Je frissonnai et décidai de ne pas en tenir compte, je devais poursuivre ma résolution avant de n'en avoir plus le courage. Je me souvins de mes lectures passées, et résolu d'appliquer les histoires qui y étaient décrites. Je commençais donc à frapper sur chaque pierre à la recherche d'un bruit sourd ou d'une quelconque cachette menant à la sortie. Mais rien. Je répétais l'exercice deux, trois fois jusqu'à épuisement, refusant de croire à l'évidence. En vain. Chaque pierre était en tout point semblable à ses voisines. La seule différence sensible était le croissant de lune. Pourrais-je d'ailleurs, un jour, revoir cet astre magnifique ? La lune qui illuminait nos nuits ne pouvait-elle pas venir éclairer la mienne ?

Je m'accoudais à un mur. Je pouvais sentir son humide fraîcheur le long de mon bras endolori. Je luttais pour rester lucide afin de ne pas laisser la folie s'emparer de mes pensées. Il me vint alors une idée étonnante. Et si les lieux pouvaient parler ? Ils auraient chacun une histoire passionnante à raconter sur les êtres qu'ils ont vu passer. Mais ma prison, quant à elle, se moquerait sans doute de moi. J'étais perdu, abandonné à mon triste sort sans même savoir si quelqu'un m'entendait ou me voyait. Je sentis alors un cri monter du plus profond de mon être, emporté par mon désespoir et ma solitude. Chaque fibre de mon corps vibra au son de ma voix qui rompit le silence assourdissant de la salle. Ma voix... Je crus soudain en discerner une autre se mêlant à la mienne. Le son de cette voix vint pénétrer mon âme jusqu'à ses plus profondes aspérités. Je criais plus fort, si je pouvais l'entendre, cette personne le pouvait-elle aussi ? Je tapais contre les parois du mur de toutes mes forces. Des sanglots vinrent se mêler à ma lamentation. Et aussitôt que je me tus, je n'entendis plus rien. Était-ce le fruit de mon imagination ? Cela devait être sans doute un tour de l'Espérance qui se faisait un malin plaisir à me tourmenter. Je devais me rendre à l'évidence, j'étais seul et personne ne viendrait me chercher. Je pouvais déjà entendre les rires moqueurs des murs qui m'entouraient.

Je sentis alors tout le poids des ténèbres sur mes épaules et je suffoquai. J'avais perdu tous mes repères. Une seule question me hantait toujours : mais où étais-je ? J'avais malgré tout la certitude profonde de ne pas être mort. Ou du moins, pas encore. Mais mon esprit commençait à apprécier cette idée. Ce repos délicieux pourrait me délivrer de ce cauchemar. Je me laissai tomber sur les genoux. Je sentis alors le besoin naturel de prier. Je n'y avais pas pensé depuis des années, si bien que j'en avais même oublié comment on faisait. J'essayais de joindre mes mains, puis de croiser mes doigts, un à un. Je restais longtemps ainsi, je ne savais pas si je priais réellement, mais je m'adressais à quelqu'un, et cela me fit oublier ma misérable condition quelques instants. La douce note de l'Espérance vint balayer mes angoisses les plus profondes pour les transformer en tranquillité. Je compris alors ce que je voulais vraiment : vivre.

Pour la première fois depuis mon arrivée dans cette prison, je pensais. On m'avait toujours appris que pour résoudre un problème, qui était resté jusque-là impossible à deviner, il fallait l'envisager autrement. J'avais inspecté chaque dalle de cette cellule, chaque recoin. Il n'y avait aucune échappatoire. Cette situation me parut invraisemblable, comme si elle ne devait jamais avoir existé.

Je restais immobile dans la pénombre. Mon esprit travaillait activement à la recherche d'une solution. Je laissais mon regard se perdre dans obscurité. Et c'est là que je la vis. Elle n'était pas bien grande et ne brillait pas beaucoup. J'aurais même pu ne pas la remarquer. Mais cette lueur blanchâtre était bien réelle, et ses rayons avaient transpercé ma rétine. Elle émanait du mur en passant par le croissant de lune. Je m'approchai d'un pas décidé, exalté, et impatient de la contempler de plus près. A chacun de mes pas, la clarté se faisait davantage intense. Je ne voyais plus qu'elle et j'en oubliais tout le reste de la pièce. La lumière prenait la forme parfaite du croissant. Je passais ma main sur cette encoche qui m'était maintenant visible. Je constatais avec étonnement qu'elle n'était plus lisse mais creuse. Je glissais mes doigts à l'intérieur et à ce contact la pierre s'effrita. Les bords rocheux du croissant retombèrent sous forme de poudre dans ma main. J'essayais alors de dégager les pierres autour de la clarté. Je tirais de toutes mes forces, habité par une rage qui me dépassait, et sans faire attention à la douleur qui occupait toujours mon bras droit. Les pierres, d'abord, ne bougèrent pas. Puis, un petit craquement vint précéder leur effondrement dans un grand bruit. Je mis quelques instants à reprendre mes esprits puis je dégageais les dernières pierres qui pouvaient l'être. Je regardais la brèche que je venais de libérer. La lumière semblait maintenant délimiter très clairement les contours d'une surface carrée. Je tendis la main et rencontrai du bois. Cette matière contrastait avec l'humidité de la pierre. Je déplaçai ma main sur le bois et finis par trouver une sorte de loquet. Une trappe. Je venais de trouver une trappe. J'éprouvais un soulagement extrême, j'allais peut-être enfin sortir de ma cellule. Je m'empressai de pousser le loquet, et je ne pus ouvrir les yeux tout de suite tant la lumière était forte.

Je ne voyais que le bleu intense du ciel, à travers ma fenêtre carrée. Je sortis aussi vite que possible par peur de me retrouver à nouveau enfermé. A peine avais-je sorti la tête de la trappe que la gravité s'inversa. Je fus secoué par une sorte de grande décharge qui traversa tout mon corps. Le mur de ma cellule était en fait le sol de l'endroit où je venais d'arriver. Je regardais autour de moi. Une plage immense s'étendait à perte de vue. Le sable régnait en maître des lieux et introduisait la mer d'un bleu éclatant qui se confondait avec l'horizon. J'avais enfin quitté mon tombeau. J'étais libre ! Enfin libre ! Ce mot ne m'avait jamais semblé aussi beau, aussi évident. Ses notes sucrées envahissaient mon esprit, libre ! Je voulais le crier aussi fort que je le pouvais. J'avais enlevé ses chaînes qui me pesaient et me retenaient dans cette prison infâme, libre ! Je sentais le sable chaud sous mes pieds. De petits grains venaient chatouiller mes orteils et je riais. Je respirais enfin après avoir étouffé. Je pouvais sentir l'air iodé qui me piquait légèrement le nez et qui arrivait jusque dans mes poumons. Ils s'emplissaient alors de cet air vif et pur, le souffle de la vie. Ce moment fut comme une deuxième naissance, je revivais.

Je sentis alors comme un appel de la mer. Je pouvais entendre son chant m'interpeller. Je courais sur le sable qui me brûlait les pieds, mais rien ne pouvait m'arrêter. Son emprise était trop forte. Je sentis le vent tiède passer dans mes cheveux pour les entraîner vers l'arrière de mon crâne. J'oubliais tout au cours de ma course effrénée, je ne voyais plus que le bleu de l'océan qui emplissait entièrement mon esprit de ses tons marins. J'arrivais enfin au bord de l'eau à bout de souffle, je pouvais sentir mon sang affluer à torrent dans mes veines. La mer et le ciel ne paraissaient former qu'un seul et même point qui se perdait dans l'horizon infini.

Je me penchais pour observer mon reflet dans l'eau nacrée qui effleurait mes pieds. Mais je ne perçus que l'amas d'écume apporté par les multiples vagues qui affluaient sur le rivage. Je fus alors ébranlé par une terreur semblable à celle qui m'avait saisie dans ma cellule. Je considérais à nouveau la mer à la recherche de mon reflet, mais il s'était évaporé. J'aperçus soudain quelque chose au fond de l'eau qui

irradiait de nitescence. Je m'approchai lentement pour mieux observer cette lueur qui accaparait mon regard. Je ne distinguais tout d'abord rien, tout était flou. Mais plus je m'approchais et plus l'image devenait nette. Je discernai finalement une vague image qui flottait au fond de l'eau comme un songe. Je devinai le visage d'une femme. Ses longs cheveux bruns tombaient de façon dissolue sur ses épaules affaissées. Sa main cachait son visage qui s'agitait au rythme de ses sanglots. A côté d'elle se trouvait un homme dans un état semblable. Sa figure défaite laissait paraître une fatigue immense. Tous deux regardaient dans la même direction. Je suivis leur regard et je reconnus un lit blanc. J'appuyai mon regard et remontai, je pus discerner un bras. Quelqu'un était allongé. Sur l'avant-bras droit, je pus distinguer... des perfusions. Je n'arrivais pas à voir la figure de la personne allongée sur le lit. C'est comme si mon esprit me refusait cette vision. J'entendis au même moment à nouveau le sifflement. Ce sifflement qui m'accompagnait depuis longtemps maintenant. Mais il devenait plus clair, plus fort. Il emplit ma tête au point que je n'entendais plus que lui. Je m'agenouillai au bord de l'eau et mis mes mains sur mes oreilles pour l'empêcher de s'enfuir. Je distinguai alors deux sons distincts qui revenaient à intervalles réguliers. Ce son binaire m'était familier... Je sentis soudain une violente secousse envahir tout mon corps. Chaque fibre de mon être vibrait à la fréquence de cet intense signal. Je m'écartai du rivage, abasourdi.

Au même moment, je sentis une brise se lever. Et bientôt cette brise insignifiante se transforma en un vent impétueux. Encore sonné par l'image que je venais de voir, je devais vite me ressaisir afin que ce vent ne m'emporte pas vers la mer. Il devenait de plus en plus fort, et filait à une vitesse prodigieuse. La plage qui paraissait si accueillante il y a encore peu de temps, était devenue effrayante et menaçait de m'engloutir. Le ciel était maintenant d'un gris inquiétant, le sable volait et venait me poignarder les yeux, les vagues déferlaient sur la rive à seulement quelques centimètres de moi. Le paysage était semblable à l'un de mes pires cauchemars. Je cherchais à m'éloigner au plus vite du rivage afin de me mettre en sécurité. Le souffle me retenait vers la mer. Je luttais contre lui mais il était trop fort. Je ne pouvais presque plus bouger mes membres tant il était puissant ; je pouvais à peine remuer ma main. Elle me semblait lourde, si lourde. Et pourtant, je ne l'avais jamais aussi bien considérée qu'en cet instant. Le vent souffla davantage. Je ne pouvais plus ouvrir les yeux. Je n'arrivais presque plus à me tenir debout. Je pouvais me laisser emporter vers l'océan et mettre fin à cette lutte intenable, mais une sorte d'instinct m'encourageait à continuer de me battre. C'était comme une petite voix qui chuchotait à mon oreille. Je rassemblai mes dernières forces et fis face. Je ne m'étais jamais senti aussi invincible. Chaque fibre de mon être s'opposait au courant qui voulait me submerger. Je décidai de me jeter dans le tourbillon du souffle...

A cet instant, un adolescent s'éveilla du long sommeil dans lequel il était plongé. Une perfusion était posée sur son avant-bras droit et la pièce toute entière résonnait au son du moniteur cardiaque qui était placé à côté de son lit. Il venait d'affronter un des pires combats de son existence, et il avait choisi la vie.